

JEAN COCTEAU ET MAX JACOB: DEUX POETES—ESTHÉTICIENS*

C'est dans son histoire des *Arts plastiques* (1870-1930)¹ que Jacques-Émile Blanche parle des «esthéticiens-poètes» à propos d'Apollinaire, Cendrars, Reverdy, Salmon, Cocteau et Max Jacob. Renversons les termes, voulez-vous, et adoptons l'appellation «poète-esthéticien» qui me semble mieux convenir. L'auteur écrit: «Je n'ai jamais cessé de désigner les poètes, et Cocteau au premier rang, comme les vrais révélateurs de l'univers sensible aux peintres et aux sculpteurs, qui sans eux n'auraient pas pris conscience de leur secret instinct et des possibilités de leurs moyens d'expression.»² C'est donc dans ce sens-là, et dans une acception encore plus large, c'est-à-dire le poète qui s'intéresse aux diverses formes de l'art, et se montre capable d'en écrire, que j'emploierai le sous-titre choisi. Car, à l'évidence, nous ne saurions qualifier Cocteau d'«esthéticien» dans la signification traditionnelle du mot: celui (ou celle) qui étudie le beau dans la nature et dans l'art. Max Jacob voit dans l'esthéticien un «théoricien de l'art», et Taine un «philosophe des Beaux-Arts.»

Dans le même livre, Blanche évoque les séances de musique, de littérature, pendant la Grande Guerre, qui se déroulaient à la

Littératures, n° 5 (1990)

*. Que M. Édouard Dermit veuille trouver ici l'expression de toute ma gratitude pour son accueil si chaleureux à Milly-la-Forêt, et pour m'avoir permis de publier des fragments des lettres inédites de J. Cocteau à M. Jacob et de Max Jacob à Jean Cocteau.

Je tiens aussi à remercier bien vivement les héritiers de Max Jacob et de Jacques-Émile Blanche, les regrettés Mme C. Baron et M. Georges Mévil-Blanche qui m'ont donné les autorisations nécessaires.

Enfin, je n'oublie pas M. Franz de Haes, responsable des Archives et du Musée de la littérature, à Bruxelles, ni ses collaboratrices qui facilitèrent grandement mes recherches lors de mon bref séjour chez eux, ni Mr. Carlton Lake, conservateur du Fonds J. Cocteau à Austin, Texas, qui a bien voulu répondre à mes questions.

¹. Paris, Les Éditions de France, 1931.

². *Ibidem*, pp. 295-296.

Galerie Léonce Rosenberg parmi des ouvrages de tous les peintres cubistes, et de pierre d'Henri Laurens. «Là, note-t-il, Cocteau, Reverdy, Max Jacob, etc. présentaient les musiciens Erik Satie et le groupe des Six. Les concerts et les expositions se suivaient devant un public restreint bien touchant, qui croyait accomplir un devoir religieux.»³ Si J.-E. Blanche nous sert ici de référence, c'est qu'il fut l'ami de Cocteau et de Jacob. Il échangea avec eux de nombreuses lettres encore inédites et peignit leur portrait à plusieurs reprises.

Et puis, le titre de cette communication n'est pas tout à fait étranger à l'exposition qui eut lieu l'été dernier au Musée des Beaux-Arts d'Orléans, intitulée précisément *Max Jacob et les artistes de son temps. De Picasso à Dubuffet*. Parmi les œuvres présentées, plusieurs gouaches et dessins de Max, quatre dessins de Cocteau, dont un portrait posthume du poète breton annoté de la façon suivante: «Cocasse/et /magnifique /comme /le /rêve /Jean /1961.»⁴

La date exacte de la rencontre de Cocteau et de Jacob demeure incertaine. Il semble qu'ils se connurent au printemps 1916, grâce à Picasso qui exerçait alors une très forte attraction sur l'un et sur l'autre. Cocteau lui avait été présenté en 1915, et Max déjà en 1901. En 1916, Cocteau (âgé de 27 ans) n'avait encore publié rien d'important. Il passait pour un littérateur «frivole», épithète qui restera trop longtemps attachée à sa légende. Max Jacob, l'aîné de 13 ans, avait fait paraître des contes pour enfants (*Le Géant du soleil*, 1904), des textes illustrés par Picasso (*Saint-Maternel*, 1911), un «drame céleste» (*Le Siège de Jérusalem*, 1914); ses ouvrages majeurs verront le jour après 1916. Détail piquant, ils sont nés sous le signe du Cancer: Cocteau, le 5, Jacob le 12 juillet, ce qui amena la remarque suivante de Max: «Nous sommes [...] par bien des côtés pareils.»⁵ L'on sait la curiosité de celui-ci pour l'astrologie et la chiromancie —dont il se moquait volontiers en privé— et qui lui valut d'amusants succès mondains.

³. *Ibid.*, p. 296.

⁴. *Max Jacob et les artistes de son temps. De Picasso à Dubuffet*. Orléans, Musée des Beaux-Arts d'Orléans, 1989.

⁵. *Lettres de Max Jacob à Jean Cocteau (1919-1944)*. Paris, Ed. Paul Morihien, 1949, p. 45.

Une petite partie seulement de la correspondance Cocteau-Jacob a été publiée jusqu'ici: en 1949 paraissait un choix de *Lettres de Max Jacob à Jean Cocteau* (1919-1944). Dans une courte préface, Cocteau informe les lecteurs qu'il a reçu des centaines de lettres de son ami: il n'en a retenu que 56 pour ce recueil, «celles qui ne pouvaient nuire à personne», estime-t-il, car si Max pratiquait, comme Proust, «le compliment massif», il ne résistait pas au coup de patte. Et Cocteau ajoute: «De ce désordre champêtre du style des lettres de Max s'échappe une grâce exquise, une liberté d'âme et de main incroyable. C'est à ce titre, et en m'excusant des louanges qu'il me prodiguait, que j'en autorise la publication.»

En 1953, François Garnier éditait le premier volume de la *Correspondance* de Max Jacob (décembre 1901-juin 1921)⁶. Nous y trouvons six lettres à Cocteau. Deux ans plus tard sortait le second tome (juin 1921-décembre 1924) qui contient quatorze missives de Jacob à Cocteau, et sept de Jean à Max. Ces volumes sont épuisés depuis longtemps. A l'exception de quelques courts fragments de lettres utilisés dans les biographies de Cocteau par J.-J. Kihm, E. Sprigge, H. C. Béhar (1968) et par F. Steegmuller (1973), toutes les autres missives répertoriées jusqu'à ce jour, de Jacob à Cocteau (1919-1934), c'est-à-dire 122, sont encore inédites. Hormis une vingtaine qui appartiennent à Édouard Dermit, elles font partie d'un immense Fonds Jean Cocteau conservé à la Bibliothèque de l'Université du Texas, à Austin (elles ne s'y trouvaient pas encore lorsque je découvris le Texas comme jeune professeur invité en 1959). Le responsable de ces précieux documents refuse naturellement d'en envoyer des photocopies aux chercheurs qui se voient ainsi obligés d'aller en prendre connaissance là-bas. Voyage que je n'ai pu entreprendre cette fois-ci. Comment ces lettres, comment toute cette collection ont-elles quitté la France? Maurice Sachs s'est rendu un certain jour, avec une charrette, chez Madame G. Cocteau qui gardait et classait jalousement les papiers de son fils, et a fait main basse sur de nombreux manuscrits et

⁶. Aux Éditions de Paris.

correspondances. Cocteau y fait allusion dans *Journal d'un Inconnu* (1953), mais sans indiquer de dates.

Sachs, dit-on, les aurait vendus avec un gros profit à un collectionneur, qui les aurait cédés beaucoup plus tard à la fabuleusement riche bibliothèque d'Austin. Connaissant un peu les Texans, je crois que les choses ont pu effectivement se passer de cette façon-là.

Ce qui nous intéresse au premier chef aujourd'hui, puisque nous célébrons la centenaire de l'auteur de *Plain-Chant*, ce sont, bien sûr, les lettres de Cocteau à Max Jacob. Fort heureusement, une partie au moins d'entre elles est d'un accès plus aisé que celles de Max: elles se trouvent depuis 1967 aux Archives et Musée de la littérature, à Bruxelles. Je vais donc m'appuyer principalement sur ces 69 lettres inédites (personne ne paraît savoir s'il y en a d'autres), et sur la vingtaine de missives de Max à Jean des Archives de Milly pour étudier les relations Cocteau-Jacob de 1916 à 1944. Nous aurons aussi recours à d'autres correspondances de l'époque.

Les lettres de Cocteau à Max Jacob que j'ai lues à Bruxelles couvrent la période de novembre 1918 à novembre ou décembre 1926, les trois dernières n'étant pas datées. Voici la première, du 1er novembre 1918:

Mon cher Max

Ta lettre me consterne. On t'a fait les conditions de *tous les éditeurs*, conditions absurdes mais qui, à la Sirène, se *compensent* par l'intérêt de former un groupe. Cendrars, Apollinaire, moi et les autres nous acceptons ce système (car publier un livre par souscriptions de luxe n'est pas publier un livre). Ne me remercie pas de t'avoir fait signe. Puisque nous sommes tous ensemble ta place se trouvait, se trouve toujours en tête. Elle est libre et si même tu veux faire ton édition habituelle tu peux y mettre notre firme. C'est énorme d'avoir une maison où on se retrouve, discute, corrige des épreuves. Une époque s'y élabore. La bonne volonté me semble nécessaire. Nous ne sommes pas Fasquelle et du reste Fasquelle refuse nos livres. Il est indispensable d'arranger les choses. Je t'embrasse.

Jean Cocteau

Je donnerai des dessins du *Potomak* où et quand? Ne me crois pas riche [...]. Ma mère dépense ce qu'elle a et moi je

n'ai rien. Je serais heureux de gagner. On me propose souvent de petites besognes et de grosses sommes — je préfère m'occuper à l'oeil de la Sirène où je ne touche *pas un sou*.

Nous ne connaissons pas la lettre de Max à laquelle répondent les lignes ci-dessus. Selon les renseignements que j'ai pu obtenir, elle ne fait pas partie du Fonds Cocteau à Austin où aucune lettre n'est antérieure à 1919.

Il doit s'agir ici d'un texte de Jacob intitulé *Le Cinématoma*, qui paraîtra en 1920 aux Éditions La Sirène que Cendrars et Cocteau venaient de fonder au 29 du boulevard Malesherbes. Deux indications à retenir: l'importance pour Cocteau et ses amis de constituer un «groupe», et le sentiment qu'ils éprouvent de participer à une «époque» qui se prépare.

Le 22 mai 1922, carte postale d'où j'extrais le passage suivant: «La France déteste les poètes sans doute comme un parfumeur déteste (ou méprise) les parfums. Soutenons-nous au lieu de nous brouiller. Sans toi, sans Radiguet ce serait bien triste de vivre.»

Voici le début d'une lettre envoyée du Lavandou (comme la précédente) le 9 juin 1922: «Oui, cher Max, quelle tristesse, pour des gens comme nous, de vivre à une époque d'excessif et de bariolage etc... l'époque "Van Dongen". *Nos pauvres amis ne s'en rendent pas compte*. Certainement rien de ce qui nous touche d'ancien n'a «été à la mode». Mais quelquefois on est lâche. On voudrait une atmosphère douce, accueillante autour de soi.»

A propos de Van Dongen, Cocteau reconnaîtra en juin 1942⁷ que, tout de même, «c'était un peintre», en dépit de ses faiblesses.

30 juillet 1922

Au moment où j'écrivais de toi et sur le mode que tu penses—le même courrier m'apporte *Les Feuilles libres* et ta lettre. Ta lettre va rejoindre les autres dans un écrin spécial.

⁷. Jean Cocteau, *Journal 1942-1945*, édité par Jean Touzot. Paris, Gallimard, 1989, p. 167.

Ton article⁸ me touche juste à ce point mystérieux où l'esprit et le coeur se rejoignent. Après cet article je me retire avec le gros lot —peu importe la colère des joueurs maladroits et des dames de la baraque. J'ai gagné la montre d'or. Je te vois frais, digne, adorable, après un acte de justice que, malgré mon assurance, tant de pauvres types te croyaient incapable d'accomplir. Oh! Max... Max, c'est le POËTE, l'équilibre, l'oeil profond, le coeur léger, toujours à la surface, la plume infaillible. [...]

Je t'embrasse
Jean

25 mars (1923)

Mon cher Max

[...] Il n'y a guère de jours que je ne pense à toi. On est venu me prendre un ou une interview de chez Martin du Gard. Le brave Lefèvre répète: «J'aime beaucoup Max Jacob», ce qui est absurde, vu la solitude royale où je te cite. J'ai dit que je t'aimais (sans le mot idiot: beaucoup, dont la répétition à la ligne suivante prouve qu'il est de Lefèvre. Jamais je n'ai dit Max Jacob et Paul Morand. Je parlais de Morand ensuite, parmi les choses qui ne sont pas de «chez moi» et qui m'en sortent de temps à autre. Enfin! Je n'avais qu'à ne pas recevoir de journaliste, je voudrais te voir. Je te *supplie* cette fois, à ton passage, de me faire signe. Si je te perds de vue je me sens mal vivre, avec des amitiés sans base profonde (j'excepte Radiguet, mais si jeune malgré sa grande barbe blanche et si occupé par son livre). Cher Max, *il faut nous voir*. [...] Que tu es heureux d'avoir la foi. Sinon il faut être ignoble et dur comme la bande Aragon. Mais être tendre et incrédule, c'est atroce [...].

Maurice Martin du Gard avait fondé *Les Nouvelles littéraires* en 1922 avec Jacques Guenne. Frédéric Lefèvre y tenait une rubrique intitulée «Une heure avec...» où il avait la réputation justifiée de déformer les propos des écrivains et des artistes qu'il interrogeait. Lefèvre publiera «Une heure avec Max Jacob» dans le numéro du 12 avril 1924. A propos de M. Martin du Gard, le brillant auteur des *Mémorables*, il nous offre un portrait bien

8. Max Jacob, sur *Vocabulaire*, volume de poèmes de Cocteau qui venait de sortir aux Éditions La Sirène, *Les Feuilles libres*, no 27 (juin-juillet 1922).

savoureux de Max Jacob qu'il rencontra une soirée de juin 1920. Le voici:

J'aperçois dans le studio un personnage petit et cocasse. C'est d'abord une tête chauve aux tempes grisonnantes, qui n'arrête pas de se balancer, des yeux extraordinairement vifs où, dans la prunelle, il entre beaucoup de blanc, de belles mains aux ongles rongés; soudain tout cela se fait patelin, minaudier, ironique avec des fonds de candeur, rayonnant d'une gaieté que menace par instants — je le surprends presque aussitôt — la mélancolie d'Israël. On ne pouvait être plus attachant, et immédiatement attachant, que ce bavard extraordinaire, tendre et farceur, coq à l'âne et vipérin, mais plein d'excuses. C'était Max Jacob, grand poète et fort pillé, encore que méconnu.⁹

(17 mars? 1925)

[...] Mon Max on m'enferme. Je ne peux voir personne. On me défrise, désondule, etc. le système nerveux. Imagine que mon «Cornet à dés» contient les photos devant la Rotonde. Je te regarde entre deux poèmes. J'ai une infirmière —on devrait toujours en avoir une puisque nous sommes infirmes.

Les «enfants» que les poètes ont toujours autour d'eux m'écrivent et n'étaient les atroces impatiences des jambes, je ne me plaindrais pas.

Lettres de Maritain etc. si parfaites. Je suis du gibier de ciel mon Max. Et nous nous y promenons ensemble en ne parlant pas d'Aragon (qu'on mettra au ciel à Montmartre).

Je t'aime. Jean

Cocteau est en train de subir une cure de désintoxication de l'opium à la clinique des Thermes Urbains, à Paris. Au début de juillet 1924, Georges Auric avait présenté le poète à Jacques et Raïssa Maritain¹⁰. Celle-ci consigne dans son *Journal* le lendemain de cette rencontre: «[Cocteau] désarmé depuis la mort de Radiguet, désespéré presque, vient à Jacques parce

⁹. Maurice Martin du Gard, *Les Mémoires 1918-1923*, I. Paris, Flammarion, 1957, p. 105.

¹⁰. Jean Cocteau. *Lettre à Jacques Maritain (et Réponse à Jean Cocteau)*. Paris, Stock-Gallimard, 1926, 2 vol.

qu'on lui a dit qu'il pouvait lui faire retrouver la paix, et retrouver Dieu»¹¹.

3 avril (1925)

[...] Cher Max, c'est toi mon médecin. Tes lettres me remontent chaque fois d'un cran. [...]

Pourquoi ne formons-nous pas le couple Bouvard et Pécuchet? Nous fonderions une revue à deux exemplaires, dont chaque numéro serait un numéro spécial. Après ma cure j'irai te rejoindre pour parler de ce projet. Un scandale: deux poètes hermétiques se mettent ensemble. Phénomène de désintoxication: retour sexuel (!). Mémoire. Numéros de téléphone retrouvés. Poésies. Il faut attendre. Je viens de recevoir —je l'affirme— cinq lettres—cinq revues qui se fondent. Vite la nôtre. Le numéro Rivière de la NRF ne doit pas être très mal. Sa haute modestie l'a empêché d'écrire l'oeuvre qu'il nous devait. [...]

Je t'embrasse. Jean

Allusion ici à *Hommage à Jacques Rivière* (1886-1925) auquel participe Jean Cocteau par la lettre suivante:

Puisque les dates m'empêchent d'écrire comme je le voudrais sur Jacques Rivière, laissez-moi, par quelques lignes, participer tout de même à ce numéro cruel. Avec Rivière nous ne nous entendions presque sur rien; mais, et je trouve que l'éloge est indispensable à joindre aux fleurs que d'autres déposent sur sa tombe, on imagine mal un adversaire plus généreux. Son esprit, comme l'albâtre, sans changer de forme ni d'épaisseur, se laissait pénétrer par la lumière. Il écoutait, pesait, réfléchissait. On pouvait le convaincre. C'est la chose la plus rare du monde.

«Max Jacob compare la phrase de Proust à une circonvolution du cerveau. Je comparerai la conversation et le style de Rivière au noeud secret que forment l'aorte et les veines du coeur.

Excusez ma hâte. Il faut peu de phrases pour dire notre détresse en face d'un mystérieux sommaire du Ciel qui, chaque fois, enlève à notre liste un nom de premier ordre¹².

11. Cité par J.-J. Kihm, E. Sprigge, H. Béhar. *Jean Cocteau l'homme et les miroirs*. Paris, La Table Ronde, 1968, p. 162.

12. «Hommage à Jacques Rivière», dans *Nouvelle Revue française* (1er avril 1925): 478.

J'ai retranscrit ce texte important, riche en formules coc-téliennes parce que, si je ne me trompe, aucun des biographes de Jean Cocteau ne l'a signalé.

9 avril 1925

[...] Nos lettres forment l'arc en ciel entre St-Benoît et Paris [...]. Salmon très étrange. N'est-il pas abîmé par la chose qu'on m'ôte? Ceci archi entre nous.

Claudél m'écrit pour me rendre visite. Serait-ce la gloire? Il est vrai que son «Poème pour J. Rivière» fait «sauter» le mien qui devait paraître en tête de la N.R.F. Lettre de Paulhan¹³ prodigieuse dans le genre héritage Rivière (fleuve méandre): «Vous savoir souffrant me procure un véritable malaise de l'esprit. Cachons nos lettres dans des poches profondes. [...]

Au sujet d'André Salmon, que Jean Cocteau a rencontré à Montparnasse dans le même temps qu'il faisait la connaissance de Max, Blaise Cendrars, Pierre Reverdy, Modigliani, Apollinaire etc. nous trouvons dans les trois volumes de *Souvenirs sans fin*¹⁴ quantité de renseignements, de descriptions, d'anecdotes sur quarante ans de vie culturelle en France, notamment sur Apollinaire et Max Jacob, dont le nom revient souvent. Une dizaine de références à Cocteau dans le deuxième volume. Et souvenons-nous que c'est André Salmon qui recommanda Radiguet, fils de son vieux camarade le dessinateur Maurice Radiguet, à Max Jacob et Cocteau.

Contrairement à ce que pense Cocteau, le «Poème pour J. Rivière» de Claudél ne figure pas dans cet «Hommage», qui ne contient pas non plus celui de J.C.

Mai 1925

¹³. Signalons la publication récente, chez Seghers, de *La Vie est pleine de choses redoutables*, de Jean Paulhan, textes largement autobiographiques établis et annotés par Claire Paulhan, la petite-fille de l'écrivain.

¹⁴. André Salmon, *Souvenirs sans fin* (1903-1940). Paris, Gallimard, 1955-1961, 3 vol.

Mes deux derniers jours à Versailles¹⁵. je rentre (un peu triste) dans la ville surréaliste et genre souvenir [...]. Dans la journée je me couche et j'arrive à ne penser à RIEN (nouvelle école). La revue qui y correspond ne coûte pas cher à publier. Si je pense je pense avec le coeur à toi, à mes «enfants», à Raymond. Je trouve cette existence moins lamentable que les courses qu'on invente en ville pour ne pas rentrer chez soi. Fumer me prenait des heures fixes. J'aurai ce trou. C'est ce qui oblige à voir des gens, base du gâchis et du malentendu, premières pointes de l'engrenage. En somme tu as raison de voyager, d'aller voir la ville type¹⁶ et de t'y rendre avec un but religieux [...].

Cher Max, tes lettres ont été ma grande force et l'infirmière les brandissait comme un remède. Continuons à nous écrire. S'écrire aide à vaincre le désordre actuel. Puisse l'atroce vie qui empêche les gens d'écrire ne jamais me reprendre. Silence des Gallimard. Aimes-tu la fanfare surréaliste attendant St-Pol-Roux au train? Auric¹⁷, malgré mes lettres, ne m'a pas fait signe depuis le jour de mon entrée aux Thermes. Je veux être damasquiné.

Je t'embrasse. Jean

(Juin 1925)

Cher Max

J'étais sûr de ta vision de Rome. Il faut être Claudel pour ne pas s'y sentir perdu. Sa carapace d'orgueil et d'égoïsme le protège. Rome c'est pour Joffre, pour Goethe, pour la Duse. Je partage ton amour des arbres et d'une certaine couleur de pipe en terre bien comprise par Corot, moins raseur que les peintres de plafonds qui donnent des rhumatismes et le mal de mer [...]. Vu Jouhandeau¹⁸ (chez Marie Laurencin). Il me plaît — il a des tics de Gide — mais j'étais triste de sentir entre nous des distances absurdes (le peintre Masson, Éluard etc.). J'ai parlé à coeur ouvert à cause de toi. Il me semble qu'il a senti que j'étais simple et grave.

15. Jean Cocteau termine sa convalescence à l'hôtel des Réservoirs, à Versailles.

16. Il s'agit de Rome.

17. C'est Georges Auric (1899-1983) qui composa la musique de l'adaptation radiophonique de *L'Éternel retour* (1951).

18. Max Jacob. *Lettres à Marcel Jouhandeau*, éditées par Anne S. Kimball, Genève, Droz, 1979, où il y a de très nombreuses références à Cocteau.

Vu Hugnet¹⁹ [...]. Il est adorable et il te vénère. Nous avons vénéré ensemble ce qui n'arrive plus à cette époque où la vénération se porte sous forme de haine [...].

À propos d'une exposition intitulée *Cinquante ans de peinture française*, Cocteau écrit à Max:

(Juillet 1925)

[...] Cinquante ans après... toutes les audaces deviennent mornes ou ridicules. Van Gogh ressemble à la Samaritaine, Manet à des tartines de beurre, Monet au peintre avec ses pieds place de la Madeleine, Cézanne au Salon d'automne, Seurat à Maurice Denis, Maurice Denis à mon escalier, etc. Seuls tiennent Picasso, Braque et Rousseau parce que notre oeil (à nous) n'en a pas encore de fatigue.

Les surréalistes bottent Rachilde²⁰ et arrivent au point où Barrès n'ayant plus la force de se maintenir dans une position difficile s'écriait: «Vivent mes morts! Vive l'Alsace-Lorraine!» Ils crient: «A bas la France! Vive l'Allemagne!» Ils s'imaginent contrebalancer le charme de leur littérature par des cris séditeux, mais ils retombent dans la mode, car la mode est au communisme. Enfin! Je ne les blâme plus, je prie pour eux. Exploiter le rêve, fabriquer des hérésies, ce n'est pas sortir de soi, c'est s'augmenter d'une poche. On ne peut sortir des lettres que par le coeur ou par la foi. Le spectacle de ces littérateurs qui essayent de sortir de la littérature par la littérature me fait du mal. J'ai vu Pierre [Reverdy] il est superbe. La dédicace de son dernier livre²¹ m'a ému. Le pauvre Satie. J'étais presque joyeux de cette mort qui le soulage, mais à l'église d'Arcueil mon chagrin, mal lassitude ont été sans bornes. Sur la collaboration de *Paul et Virginie*²², je reste seul debout. Des pans de vie s'écroulent et nous couvrent de plâtre. je t'embrasse de tout mon coeur.

Jean

(fin 1925)

¹⁹. Le poète Georges Hugnet (1906-1974). Selon J.-J. Kihm, c'est lui qui présenta le jeune Christian Bérard à Cocteau.

²⁰. La romancière Rachilde (1862-1953), épouse d'Alfred Vallette, le directeur du *Mercur de France*.

²¹. Il doit s'agir d'*Épaves du ciel* (1924).

²². Cocteau écrivit *Paul et Virginie* (musique de Satie) avec Radiguet à la fin de l'été 1920.

[...] Stravinsky m'avait annoncé hier ton arrivée probable [...]. Quel dommage si l'église t'empêche! [...] Cher Max, oui, nous vivrions doucement l'un près de l'autre, car nous sommes des dépayés, des paysans, des paysans du ciel.

Je t'admire et t'aime de toutes mes forces. Jean

(fin 1925)

Max chéri

Je suis malade de te savoir malade [...]. Quelle tristesse de penser que tu souffres! On a honte de ses pattes d'ours en lisant «Corot et ses gris»²³. D'ailleurs à te lire, on se trouve toujours en faute [...]. Tu vois à mon écriture que je ne sais plus écrire. Questions de soleil, de retour le 27, de coliques de plume et de mille ennuis qui m'attendent. En outre, je souffre d'être mauvais chrétien, et mes convertis me donnent la leçon. Maurice Sachs²⁴ a failli entrer dans les ordres et y entrera un jour. Puissent-ils m'aider [...]. Dans mes pires moments tu es mon seul refuge humain.

2 février 1926

[...] J'ai vu des «jeunes gens». Ils lisaient tous le *Cornet à dés*²⁵ (miracle de l'édition Stock-poche-bon marché). Moi je rerelais, je m'émerveillais, je faisais la roue d'être ton ami Jean, et j'avais honte de t'écrire au lieu de te lire sans plus. Donne de tes nouvelles, un long silence de toi me vide, me laisse seul au monde [...].

Villefranche (fév. 1926)

Ouf! j'ai dû écrire des lettres embêtantes et ma récompense est de t'écrire, mon Max chéri. Les injures subites de Breton²⁶ doivent correspondre à tout un système de magie, de signatures Paracelse, etc. que nous déjouons par la prière. je le (les) crois capable(s) d'essais d'envoûtement, d'un travail de

²³. Il n'a pas été possible de retrouver ce texte de Max Jacob.

²⁴. Cocteau connaît Maurice Sachs depuis le début de 1924.

²⁵. La première édition du *Cornet à dés* fut publiée à compte d'auteur en 1917.

²⁶. «Les surréalistes, écrit Kihm, ne pardonneront jamais à Cocteau ses spectacles luxueux, ses réussites artistiques et mondaines.» *Jean Cocteau l'homme et les miroir*, op. cit., p. 147. Jean Cocteau. *Le Passé défini III 1954*, édité par Pierre Chanel. Paris, Gallimard, 1989, pp. 13-15.

patience ignoble contre ce qui les gêne. Brûle la lettre et tais-toi. Paul Sabon²⁷ m'a raconté son procès au Café Cyrano: «Vous êtes l'ami de Cocteau» etc... C'était immonde. On voyait le diable sur des fesses comme dans *Un bon petit diable*. J'ai brûlé cette liasse dégoûtante [...].

Stravinsky²⁸ m'a mené en automobile voir les prodiges d'un printemps qui se trompe de date et qui arrive le matin en robe du soir. Je travaille. Je trouve des poèmes pas trop bêtes, mais je tremble de te les montrer [...].

La lettre ci-dessus doit être la réponse à la longue missive de Max du 21 février 1926²⁹, dont voici quelques extraits:

Très cher Jean chéri,

Je suis près d'un tas de lettres comme on est près du feu et je tisonne. je sors une langue blanche un peu chargée, c'est ta dernière lettre: je la relis, je ris, je t'aime plein la région de l'estomac [...].

Si tu n'as pas peur des imprésarios et des programmes, va à Madrid. On te paiera ton voyage aller et retour, ton séjour (tu n'auras pas à dépenser un centime, pas même un taxi, pas même un timbre) et tu auras mille pesetas. Ces gens seront immensément flattés que tu veuilles bien leur faire l'honneur de succéder à Claudel, à Paul Valéry, à Romain Rolland (je crois) [...]. Quant à la peinture... évidemment... On a des surprises dans ce musée du Prado... je te laisse à ces surprises. Si tu vas te faire imprésarier demande à voir la salle où il y a Jérôme Bosch et Breughel le vieux. Vraiment ce n'est pas ennuyeux. Moi, je ne suis pas assez peintre —n'est-ce pas— pour pleurer devant un Greco, et puis les photos m'avaient tout gâté d'avance, comme les dessins de Victor Hugo m'avaient gâté Tolède [...].

Et la phrase suivante, d'un post-scriptum d'une page entière: «J'ai reçu, sans raison, d'effroyables injures d'André Breton. Je n'ai pas répondu.»

Villefranche (mars 1926)

27. Le jeune poète surréaliste.

28. Jean Cocteau à André Fraigneau: «Stravinsky a été une de mes très grandes recontres», dans *Entretiens*. Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 8.

29. *Lettres de Max Jacob à Jean Cocteau*, op. cit., pp. 31-35.

Mon Max bien aimé

Avec de l'encre bleue j'ai moins honte de t'écrire, j'ai l'illusion d'un style céleste, le seul qui convienne pour toi. J'ai lu ta lettre sur *Le Rappel*³⁰ avec Georges [Auric] qui est venu me voir à Villefranche. J'étais bercé, je croyais avoir écrit un beau livre, mais je te regarde, je t'écoute, j'ouvre *Les Pénitents*³¹ et je rentre dans ma boîte. Je touche ces objets magiques auprès de quoi tout devient l'affreux objet utile que les enfants redoutent dans leur soulier de Noël [...]. Toi! honneur de la poésie, sache que ton amitié, tes éloges sont ma seule gloire [...].

(printemps 1926?)

Max chéri

[...] Exposition Bérard³² très belle. Les autres raffinent l'extrême pointe d'une époque que je connais pas coeur: plastique, église militante de la poésie, etc. lui barbouille sur une porte qui donne je ne sais pas encore où. Il y a des regards et de l'âme. Waldemar George³³ etc. tournent le dos. Un Jacques-Émile³⁴, plus fin, plus profond devine l'importance.

Picasso a donné le mot d'ordre: «c'est très mal». Que Picasso aurait été grand, aurait eu une belle vie, s'il s'était entouré de jeunes et leur avait ouvert sa boîte à secrets. Au lieu de cela, il se cache et les trompe.

Nous sortons d'une époque à secrets. Les belles époques sont sans secrets, ou bien les secrets habitent la cuisine. Les secrets au salon, voilà qui me semble le comble de la vulgarité [...]. Raconte. Je relis et relis ton livre³⁵. Je regarde ta gouache.

Je t'aime

Jean

29 juin 1926

30. Jean Cocteau. *Le Rappel à l'ordre*. Paris, Stock, 1926.

31. Max Jacob. *Les Pénitents en maillots roses*, poèmes. Paris, Ed. Kra, 1925.

32. L'on sait que Christian Bérard (1902-1949) peignit les décors de plusieurs pièces de Jean Cocteau.

33. Le critique d'art Waldemar George (1893-1970), l'auteur, notamment, du *Miracle de Maillol*, Paris, Druet, 1927.

34. Le peintre-écrivain Jacques-Émile Blanche (1861-1942).

35. Il s'agit probablement des *Pénitents en maillots roses*.

Max chéri

Suis mort de fatigue après l'effroyable accouchement d'*Orphée*³⁶. Le «joli bébé» ou «l'atroce bébé», pense-t-on. Moi je sais sa taille d'homme et c'est un homme que j'expulse par une ouverture trop petite. Au reste, il résulte tout de même de ce désordre, de ces forceps et de ces vomissements, une naissance très belle et que je ne regrette pas. Pour ceux qui n'écoutent pas avec le coeur, *Orphée* semble une blague. Aussi chaque soir suis-je renseigné sur beaucoup de monde. Mais ton absence, quel trou, quelle tristesse. Je t'aime. Je t'embrasse.

Jean

(octobre 1926)

[...] J'ai une crise de solitude. Les coups que j'ai reçus depuis 17 ans me font très mal. Sans un certain enfantillage qui reste intact, je succomberais. Je travaille, ou plutôt j'ai la chance d'être encore une fois travaillé par la poésie³⁷. Grâce à la poésie je supporte l'insupportable. C'est un miracle. Au reste, dans les pires moments, *Le Cornet à dés*, *Le Laboratoire*³⁸ m'ont soutenu. J'arrive à guérir cet ignoble vice de vouloir être compris, être admiré. Trop heureux si un toi ou nos gosses m'aiment. Ecris vite. Sans lettre de toi je m'embête à mort.

Jean

4 octobre 1926

Max chéri

Je t'adore, je crois que tu m'aimes bien, tenons-nous en là. Du reste, je n'ai *jamaïs* rencontré *personne* qui se permette en ma présence l'ombre d'une critique sur toi ou sur notre amitié [...].

P.-S. Cet été j'ai connu la santé et les bons réveils pour la première fois depuis 12 ans.

36. La première représentation d'*Orphée* (décors de Jean Hugo) eut lieu au Théâtre des Arts, le 15 juin 1926. Georges et Ludmilla Pitoëff créèrent les rôles d'Orphée et d'Eurydice.

37. Allusion à *Opéra, Oeuvres poétiques (1925-1927)*. Paris, Stock, 1927. Couverture de Bérard.

38. Max Jacob. *Le Laboratoire central, Poèmes*. Paris, Ed. Au Sans-Pareil, 1921.

La lettre ci-dessus répond à une missive de Max du 2 octobre qui écrivait, en particulier:

Ceci fait partie d'une espèce de campagne qui veut nous séparer. On m'a conté en Bretagne que tu disais un mal énorme de moi, comme si je ne te connaissais pas... J'ai failli gifler un type qui a eu l'air de dire que nous couchions ensemble *toi et moi* !!! et tous les jeunes gens que je suis censé convertir. Il paraît aussi que j'ai dit, moi, que tu me trahis tous les jours (quand? où? à qui?) et que Picasso m'a dit à moi te détester. Enfin: des histoires énormes et très bien inventées³⁹.

Villefranche (novembre 1926)

Moi je blâme le livre⁴⁰ sous l'angle lettres. J'exige une complète liberté de la littérature. La crainte du scandale n'entre pour rien dans mon jugement. Je préférerais un chef-d'oeuvre scandaleux. Mais il est naturel que Maritain (qui malgré tout n'est pas de notre famille, de notre cuisine secrète) juge ce livre sous l'angle religion [...]. Si on ne le⁴¹ gronde pas, il se perd. Ceci pour nous excuser d'avoir grondé Maurice et d'avoir pu, même une minute, avoir l'air dur à tes yeux. Mon seul désir est d'être digne de ton amitié par mon caractère et de ta bienveillance par mes oeuvres. Je serais malade si je pensais démeriter de toi [...].

Maurice m'a écrit: «Frappez, frappez. Vos coups me font un tel bien! Après eux je me sens plus fort et j'ai honte de ma paresse.»

Max chéri, embrasse-moi vite, et confirme que tu ne m'en veux pas. Je ne saurais vivre avec une ombre entre nous. Je t'aime.

Jean

(20 novembre 1926)

[...]Picasso déteste tout et se déteste lui-même. Veut faire l'infaisable et l'exige des autres. En somme, cet Espagnol veut être un saint et il enrage parce que ses dons l'obligent à

³⁹. *Lettres de Max Jacob à Jean Cocteau*, op. cit., p. 77.

⁴⁰. Maurice Sachs. *La Décade de l'illusion*. Paris, Gallimard, 1926.

⁴¹. Maurice Sachs (1906-1945) avait rencontré Max Jacob chez Cocteau, peu avant son entrée au Séminaire (sous l'influence de Maritain).

prendre la route impure. Au reste il juge mal les lettres. Il ne comprend par que sa révolution en peinture a été faite chez nous jadis par Rimbaud, Ducasse, etc, que le sang a coulé, que la révolte actuelle est un besoin de législation et d'amour [...].

Deux jours plus tard, réponse de Max dont voici le début:

Mon Jean,

Tu juges très bien Picasso. Il hait sa peinture comme on hait le démon, son démon, et la femme «adorée». C'est l'homme de toutes les contradictions: à la même minute il rage de la vie qu'il mène et de l'idée qu'il en pourrait mener une autre. Tu dis bien: il déteste tout et se déteste lui-même: en même temps il aime tout et ses productions admirables aussi. Il est ce qu'on pourrait appeler: un abîme, un chaos. Picasso n'est pas, il se fait comme Vico⁴² a dit de Dieu. Son oeuvre seule existe et on est surpris qu'il sorte de cette broussaille faite homme quelque chose de si pur [...]⁴³.

Voici encore la dernière lettre inédite de Jacob à Cocteau que nous connaissions aujourd'hui:

Mercredi 18 juin 34
55 rue Nollet

Cher Jean

Ta pièce⁴⁴ a ceci d'étrange: quand on la voit c'est une pièce, quand on la lit c'est un roman. Or c'est toujours un poème. Joie de ce chef-d'oeuvre frais comme les chefs-d'oeuvre et de ce succès universel: on y prend un intérêt candide. Si j'étais critique théâtral... mais il n'y a pas de critique théâtral... Si j'étais critique théâtral je dirais avec soin quelque bêtise, mais je suis critique tout court et voici quelques vérités... premières... mettons premières. Jean Cocteau est le seul (*oui le seul*) écrivain de bon style aujourd'hui. Densité sans obscurité, clarté sans minceur, acuité sans recherche, matérialisation sans vulgarité ni efforts visibles. Le langage

42. L'historien, juriste et philosophe italien Giambattista Vico (1668-1744).

43. *Lettres de Max Jacob à Jean Cocteau, op. cit.*, pp. 83-84.

44. Allusion à *La Machine infernale* (décors de Bérard) qui fut jouée pour la première fois le 10 avril 1934 au Théâtre Louis Jouvet. Pierre Renoir créa le rôle de Tirésias.

habillé richement mais sans luxe rasta⁴⁵. Qui peut en dire
autant de son propre style?

Embrassons-nous fidèlement

Max Jacob

Ce qui frappe, dans la lettre ci-dessus, c'est d'abord la différence de ton avec celle du 21 février 1926, très tendre, qui commençait par un «Très cher Jean chéri». Ici, c'est un simple et un peu lointain «Cher Jean». Les liens unissant les deux amis semblent s'être considérablement distendus. En revanche, l'admiration de l'aîné pour le cadet paraît encore plus forte qu'elle ne l'était quelques années auparavant. Et comme dans presque toutes les missives de Max Jacob, que de trouvailles de mots, que d'expressions personnelles, profondes, percutantes!

Certes, bien des zones d'ombre demeurent dans les relations Cocteau-Jacob. D'autres correspondances nous aideront à mieux saisir l'évolution de leurs rapports. Le 7 février 1927, Max écrit à J.-E. Blanche: «Merci d'avoir vu ma peinture, ma petite peinture bien humble. J'étais un peu jaloux de votre admiration pour l'oeuvre plastique de Cocteau et un peu vexé que vous ne parliez jamais de la mienne.» (Inédit) Non seulement l'auteur du *Cornet à dés* a-t-il été atteint dans son amour-propre par les succès de Cocteau peintre, dessinateur et poète, mais il a été aussi blessé par les silences et les critiques de Jean sur son oeuvre écrite.

Ainsi, par exemple, lorsque la revue *Le Mail* sort un numéro spécial consacré à Max Jacob en avril 1928. Invité avec de nombreux autres amis à participer à cet hommage, Cocteau répond dans un bref message au rédacteur en chef: «Vous devez savoir que je m'écarte de plus en plus des lettres. Je ne saurais «écrire» sur Max. En vérité je l'admire et je l'aime sans réserve. La malice ne peut avoir aucune prise contre ces sortes d'amitiés-là. Il serait ridicule de prétendre que je me dérobe. Imprimez cette simple lettre. De tout coeur. Jean Cocteau.»⁴⁶

⁴⁵. Rasta ou rastaquouère, c'est-à-dire qui a une allure de parvenu, qui affiche une richesse suspecte.

⁴⁶. Max Jacob. *Lettres à Marcel Jouhandeau*, op. cit., p. 313.

En dépit de ses protestations d'admiration et d'amitié, Cocteau garde le silence...

En avril 1928, la phrase que voici, extraite d'une lettre de Jacob à Jouhandeau: «Cocteau disant du mal de ma littérature ne m'atteint pas comme ami.»⁴⁷ Nous avons envie d'ajouter: mais tout de même...

Le 1er décembre 1929, Max confie à Jacques-Émile Blanche:

Jean est une merveille, il est la perle de ce temps. Si on le perdait qui le remplacerait? Ou comment le remplacerait-on? Il ne m'écrit jamais mais je sais que s'il peut cesser de m'aimer ou de m'estimer il ne peut pas m'oublier: je fais partie de sa jeunesse; est-ce qu'on oublie sa jeunesse? Le cher Jean, il fait partie de mes éblouissements: Apollinaire, vous, Picasso, feu Jarry, Jean.

Les Enfants terribles est un chef-d'oeuvre; il est contenu dans les autres Cocteau mais pour le voir dans les autres Cocteau il fallait nos lunettes. Ici il éclate jusqu'à aveugler les aveugles. (Inédit)

Le 5 novembre 1931, les mots suivants de Max à Liane de Pougy: «Cocteau... oui... Bien sûr!»⁴⁸ Et le 19 janvier 1937, à la même correspondante: «J'aurais vu Jean avec bien du plaisir comme on revoit son passé mais si j'allais à Paris je n'irais pas le voir et il ne fera pas deux heures d'auto pour venir ici; je ne suis pas «à la mode» comme l'Égypte ou l'Amérique du Sud.»⁴⁹

Citons encore le post-scriptum de Max à Liane de Pougy du 5 avril 1937: «Cocteau?... Qui est-ce donc?»⁵⁰

Et puis, grâce au *Journal 1942-1945*, nous découvrons six autres lettres de Jacob à Cocteau: la première, du 5 avril 1942, où il raconte ses ennuis avec la Gestapo. La quatrième, pathétique, est un appel au secours: son frère et sa soeur préférée ont été arrêtés par les Allemands. Il songe au suicide. Ses derniers mots: «J'appelle au secours, je t'appelle au secours et je t'embrasse. Je prie pour toi. Max.» La cinquième, du 2 février

47. *Ibidem*, p. 314.

48. *Lettres à Liane de Pougy de Max Jacob et Salomon Reinach*, avec une préface de Jean Chalon. Paris, Plon, 1980, p. 110.

49. *Ibidem*, pp. 145-146.

50. *Ibid.*, p. 148.

1944, dont voici le début: «Je ne te remercie pas. Je savais... je sais ton coeur. J'ai confiance en toi seul.» La dernière, que Cocteau reçoit le 29 février 1944: «Je t'écris dans un wagon par la complaisance des gendarmes qui nous encadrent. Nous serons à Drancy tout à l'heure. C'est tout ce que j'ai à dire. Sacha⁵¹, quand on lui a parlé de ma soeur, a dit: «Si c'était lui, je pourrais quelque chose.» Eh bien, c'est moi. Je t'embrasse.» Max meurt d'une congestion pulmonaire le 4 mars 1944. La nouvelle parvient à Cocteau le 15 mars. Il note dans son Journal: «Max Jacob est mort. C'est effroyable [...]. Max était un ange, un enfant comme Saint-Pol Roux.»

Dès que Jean avait appris l'arrestation de Max, il s'était démené, avait multiplié les démarches auprès des autorités d'Occupation pour obtenir sa libération. C'est lui qui rédigea le texte qui sera remis à l'ambassade d'Allemagne, avec la signature des amis que l'on avait pu rejoindre: Jouhandeau, Salmon, Sauguet, Guitry, P. Colle et quelques autres. Ce texte est très beau. En voici quelques extraits:

Avec Apollinaire, il a inventé une langue qui domine notre langue et qui exprime les profondeurs.

Il a été le troubadour de cet extraordinaire tournoi où Picasso, Matisse, Braque, Derain, Chirico s'affrontent et opposent leurs armoiries bariolées [...]. La jeunesse française l'aime et le tutoie, le respecte et le regarde vivre comme un exemple [...] Je salue sa noblesse, sa sagesse, sa grâce inimitable, son prestige secret, sa musique de chambre pour emprunter une parole de Nietzsche [...]. Son âge et son attitude, si noble et si digne, nous obligent par le coeur et par l'esprit de tenter cette suprême démarche afin de le rendre libre et de préserver une santé qui nous est chère. Jean Cocteau.⁵²

Hélas! il était trop tard... Il faut rappeler (on ne le sait pas assez) que Cocteau s'était offert à la Gestapo pour qu'on l'emprisonne à la place de son ami.

Voilà l'histoire d'une amitié de presque trente ans racontée le plus fidèlement possible, et fondée sur les documents dont nous

⁵¹. Sacha Guitry (1885-1957).

⁵². Jean Cocteau. *Journal 1942-1945, op. cit.*, pp. 481-482.

disposons aujourd'hui. Elle demeure incomplète sur bien des points. Comme il le dit lui-même, Max Jacob a fait partie de la jeunesse de Jean Cocteau; «est-ce qu'on oublie sa jeunesse?» Pendant les premières années, cette amitié fut tendre, passionnée, romantique; elle devint assez vite orageuse. Alors que l'étoile de Jean montait rapidement au firmament des lettres françaises, celle de Max restait comme en veilleuse, n'éclairant que la petite troupe des intimes et des fidèles. Il est permis de penser que le poète du *Laboratoire central* en prit parfois ombrage. Et puis, l'un et l'autre n'étaient-ils pas portés à la jalousie sur le plan des sentiments et des passions? Il semble bien que leurs relations connurent les tumultes, les susceptibilités froissées, les fols espoirs, les cruelles déceptions d'une passion amoureuse, ou d'une amitié amoureuse, avec toutes les complications sentimentales que cela sous-entend, avec, très fortement ancrée en chacun d'eux, une fidélité qui résista magnifiquement à l'usure du temps et aux épreuves que traverse toute vie humaine.

Dans le domaine de l'art épistolaire, nous sommes en présence de deux maîtres prestigieux, tant ils réussissent à faire passer dans leurs lettres l'essence même de leur personnalité si riche et si diverse. Celles-ci restituent pour le plus vif plaisir du lecteur l'abondance, la vivacité, le mouvement, l'ironie, la cocasserie, le calembour, les mots qui font d'une conversation entre deux esprits d'élite un régal permanent. Dans ce genre littéraire très particulier, la palme revient, me semble-t-il, au très attachant Max Jacob, peut-être le plus grand épistolier de son temps.

Plusieurs commentateurs et biographes des deux poètes, en particulier J.-J. Kihm et Marcel Béalu, l'auteur du *Dernier visage de Max Jacob suivi de lettres à Marcel Béalu*⁵³, ont parlé de l'influence de Max sur Jean, sans jamais toutefois développer cette idée. Comme il était l'aîné et fréquentait depuis quelques années — lors de sa rencontre avec Jean — les artistes, poètes, peintres, musiciens qui constituaient l'avant-garde dite cubiste de Montparnasse, Max Jacob introduisit tout naturellement son

⁵³. Publié aux Éditions Emmanuel Vitte, Lyon, en 1959.

jeune ami auprès des uns et des autres. Ce que Picasso avait du reste déjà commencé de faire. Remarquons en passant que Max s'est intéressé très tôt à la peinture. N'a-t-il pas publié de 1898 à 1900 des chroniques d'art au *Moniteur des Arts*, puis à *La Revue d'Art*, sous le pseudonyme de Léon David?⁵⁴ Ses premiers articles concernent James Ensor, Lucien Simon, Charles Cottet, Anquetin, et non pas Cézanne, ni Renoir, ni aucune des grandes figures de l'époque. Du reste, Max jugera sévèrement ces chroniques d'un débutant qui ne connaissait pas encore Pablo Picasso.

Picasso est le peintre le plus souvent cité dans les lettres inédites échangées entre les deux amis. Dans les Correspondances publiées de Jacob et de Cocteau, d'autres artistes apparaissent: J.-E. Blanche, au sujet duquel Max écrit à Jean: «Je suis bien, bien content que tu aies revu J.-E. Blanche qui nous regarde et nous entend. En somme, de ces générations-là, il est le seul qui nous entende et nous regarde et toi surtout. Je n'ai jamais entendu quelqu'un parler de toi avec plus d'affection, de ferveur et de justice.»⁵⁵ Ceci encore: «En 1920 Blanche (et moi) était le seul de tous nos milieux qui disait: «Jean a un oeil de peintre! C'est un des meilleurs peintres.»⁵⁶

Marie Laurencin, Berthe Morisot, les Ballets russes, les musiciens Georges Auric, Debussy, Darius Milhaud, Stravinsky surgissent ici ou là dans la *Correspondance Jean Cocteau—Anna de Noailles 1911-1931*.⁵⁷

Beethoven, Sauguet, Poulenc, entre autres, sont évoqués dans *Lettres à Liane de Pougy de Max Jacob*. Les silhouettes de Picasso, Marie Laurencin, Michel-Ange, Satie traversent les *Lettres de Max Jacob à Marcel Jouhandeau*. Picasso encore, à plusieurs reprises, Blanche aussi, Degas vu par Valéry, Henri Monnier et d'autres artistes se trouvent cités dans les lettres de Max à Marcel Béalou, etc., etc. Retenons encore la phrase suivante qu'écrivit Max Jacob à Guillaume Apollinaire le 7

⁵⁴. Max Jacob/Léon David. *Chroniques d'art 1898-1900*, présentées par Lawrence A. Joseph. Paris, Lettres modernes, 1987.

⁵⁵. *Lettres de Max Jacob à Jean Cocteau*, op. cit., p. 123.

⁵⁶. *Ibidem*, p. 125.

⁵⁷. *Cahiers Jean Cocteau XI*, (1989).

janvier 1915: «La danse et le chant sont, je crois, la meilleure façon qu'ont les esthéticiens de s'entendre; nous n'en avons, mon cher ami, pas connu d'autres et c'est pourquoi on nous a vus d'accord.»⁵⁸

Dans son *Art poétique* (1922), le poète breton s'exprime de la façon suivante: «En matière d'esthétique on n'est jamais nouveau profondément. Les lois du beau sont éternelles, les plus violents novateurs s'y soumettent sans s'en rendre compte; ils s'y soumettent à leur manière, c'est là l'intérêt.»⁵⁹ Cocteau n'aurait-il pas pu reprendre à son compte cette déclaration?

Enfin, il y a les articles, chroniques, études signées Max Jacob où les beaux-arts occupent une place assez importante. Il nous manque encore une bibliographie complète des écrits de Max, qui nous permettrait de prendre toute la mesure d'une oeuvre fort diversifiée.

Quant à Jean Cocteau, il a beaucoup écrit sur les artistes qu'il aimait, du Greco à Picasso, Dufy, Modigliani, Chirico, de Stravinsky à Erik Satie, Poulenc, Diaghilev, Bérard, etc. L'un et l'autre furent mêlés de très près aux événements artistiques majeurs de leur temps. Ils manièrent le crayon, le pinceau, la brosse avec un réel talent, plus affirmé chez Cocteau, peut-être plus limité chez Max Jacob. Tous deux également sensibles à la musique et capables d'en écrire.

Sur le plan religieux, nous avons vu avec quelle persévérante ardeur Max tenta de convertir son ami au moment de la crise mystique que celui-ci traversa en 1925. C'est l'époque des visites de Cocteau à Jacques Maritain qui le presse de revenir aux sacrements, des conversations avec l'abbé Mugnier... À la question de Liane de Pougy: «Que pensez-vous de la conversion de Cocteau? Il eût dû vous la dédier», Max Jacob répond dans une lettre du 19 juin 1926:

Je pense beaucoup de bien de la conversion de Jean à certains points de vue. Les conversions ne valent que complètes et je crains que la sienne n'ait rien changé à sa vie: c'est une simple affirmation de tendances familiales, une

⁵⁸. Lettre publiée par André Billy dans *Max Jacob*, Paris, Seghers, 1967.

⁵⁹. *Ibidem*, p. 165.

déclaration de servir les catholiques *plutôt que...*, un élan poétique vers le Très Pur, le Très Haut conforme à l'aristocratie de son caractère. Mais Jean ne sacrifiera pas le maillot rose⁶⁰ à la bure: j'en suis à peu près certain.⁶¹

Sous l'influence de Max, notamment, Cocteau prit au fil des années une conscience plus aiguë de la rigueur qu'exige le mystérieux métier d'écrivain. L'auteur des *Visions infernales* (1924) l'incita à tendre vers un art toujours plus «dépouillé». Jacob n'a-t-il pas écrit dans son *Art poétique* ces mots qu'aurait pu signer Cocteau: «On sait que la phrase a plus ou moins de poids selon l'effort qu'elle a coûté. On peut jongler avec ces poids; c'est un art nouveau.»

De son côté, Cocteau a probablement pesé sur l'évolution de Max Jacob écrivain, en lui proposant d'autres thèmes de réflexion, en le poussant à développer tous ses dons dans les genres littéraires les plus différents. À la relecture de certaines lettres, je suis très frappé par l'humilité admirative de Max devant les premiers textes importants de Cocteau qu'il a l'air alors de tenir pour un maître, sinon pour *son* maître. N'écrit-il pas à Marcel Jouhandeau en 1925: «Jean est la perfection absolue de ce dont je ne suis que l'ébauche»?⁶²

Nos deux poètes appartenaient à la même famille d'esprits, attentifs aux autres aussi bien qu'analystes des profondeurs de leur «moi» le plus intime, extraordinairement réceptifs aux multiples formes de l'«art nouveau». Au centre de leurs relations, formant comme un axe autour duquel évolue leur oeuvre, un génie de la peinture, leur illustrissime contemporain: Pablo Picasso, l'ami «difficile» de l'un et de l'autre. Cocteau et Jacob furent, avec Apollinaire et Diaghilev, les témoins du mariage de Picasso et d'Olga Koklova, le 12 juillet 1918. Pablo illustra *Saint-Maternel* (1911), de Max Jacob, brossa les décors de *Parade*, le deuxième ballet de Cocteau, avec musique de Satie, exécuta plusieurs portraits de Jacob et de Cocteau à des

60. Allusion au volume de poèmes de Max Jacob, *Les Pénitents en maillots roses*, c'est-à-dire les saltimbanques.

61. Max Jacob. *Lettres à Liane de Pougy*, op. cit., pp. 64-65.

62. Max Jacob. *Lettres à Marcel Jouhandeau*, op. cit., p. 236.

époques différentes. Notons aussi la présence de Max dans la production de Picasso: *Le Fou* (1905), *Le Portrait au crayon* (1916), le moine des *Trois musiciens* (1921), etc. Curieusement, le prolix, le bavard Max Jacob n'a pas voulu écrire sur Picasso: «Il a horreur que l'on écrive sur lui [...]. Pour être complètement franc, j'avoue que je ne voudrais pas être devant la postérité «l'ami de Picasso», dit-il à Jacques Doucet en 1917.⁶³ Et puis, Pablo ne fut-il pas le parrain lors du baptême de Max en l'église de Notre-Dame-de-Sion, le 18 février 1915?

A propos de Cocteau, nous nous rappelons sa réponse à André Fraigneau dans leurs *Entretiens*: «Picasso, c'est «ma» rencontre capitale [...]. C'est un Orphée, il charme les objets et les objets qu'il charme il les emmène où il veut [...]. Picasso m'a appris à courir plus vite que la beauté.»⁶⁴

Les hasards et les turbulences de la vie séparèrent les trois amis. Au moment de l'arrestation de Max, il y eut l'épisode douloureux: le refus de Picasso d'intervenir auprès des autorités allemandes, et même d'accompagner le corps jusqu'au cimetière. «Tous ceux qui s'y rendront seront arrêtés», avait-il dit pour qu'on excusât son absence.⁶⁵

Et maintenant, il nous faut conclure. Jean Cocteau et Max Jacob furent, chacun à sa manière, des poètes-esthéticiens. Cocteau aimait travailler avec des peintres décorateurs (outre Picasso, Dufy, Braque, Jean Hugo, et, dès 1930, Christian Bérard); avec des chorégraphes (Michel Fokine, Léonide Massine, Madame Nijinski, Roland Petit, Serge Lifar); avec des musiciens (Erik Satie, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Stravinsky, Honegger, etc.). Il vivait heureux entouré d'artistes, de comédiens, de couturiers (comment ne pas songer à Coco Chanel associée de si près à plusieurs démarches et réalisations de l'auteur d'*Orphée* ?). De toutes ces collaborations et des

⁶³. Max Jacob et les artistes de son temps, *op. cit.*, p. 226.

⁶⁴. *Ibidem*, p. 21.

⁶⁵. Pierre Andreu. *Vie et mort de Max Jacob*. Paris, La Table Ronde, 1982, p. 293. Autre lecture suggérée: Jean Touzot, *Max Jacob et Jean Cocteau: images convergentes*. Saint-Étienne, Centre de recherches Max Jacob, Publications de l'Université de Saint-Étienne, no 7 (1985), 160-174.

longues causeries qui en découlaient, bien des idées surgirent dans l'esprit créateur de Cocteau. Et que de sentiments, de passions, d'interrogations touchèrent son cœur! Au contact de tous ces artistes, mais surtout en dialoguant avec soi-même, il trouva peu à peu son point d'équilibre. La parole, chez lui, était presque aussi importante que l'écriture; souvent elle la nourrissait; je pense en particulier aux *Entretiens sur le Musée de Dresde* avec Louis Aragon, où abondent des pages superbes sur Rembrandt, Vermeer, Gauguin, Picasso...

Max Jacob, lui aussi, possédait cette vaste et féconde curiosité qui englobe tous les arts dans une même recherche, dans un même effort pour appréhender l'essentiel. À la différence de Cocteau, il fut un théoricien, un philosophe-poète, ou un poète-philosophe, l'auteur d'un *Art poétique* dont nous n'avons peut-être pas encore mesuré toute la portée.

Quand nous embrassons d'un regard l'existence et l'oeuvre de Cocteau et de Max Jacob, comment ne pas être impressionné, en dépit d'immenses différences, par une certaine convergence de leur destin? L'un et l'autre se présentent d'abord à nous sous divers masques, puis, les années passant, les épreuves surmontées, forts de quelques solides certitudes, tous deux trouvent à l'approche de la mort leur vrai visage, apaisé, à la fois grave et malicieux, presque toujours séduisant. Max, à Saint-Benoît, dans le recueillement et l'attente de la paix céleste, Jean, à Milly, débordant d'activité, au sommet de sa gloire, ou d'une certaine gloire, corrigeant les épreuves du *Requiem*, le dernier poème publié de son vivant. L'ultime image que nous conservons de ces deux poètes-esthéticiens, de ces découvreurs de talents, de ces catalyseurs, est celle de deux amis très proches puis séparés, enfin réunis et communiant dans la même authentique passion de l'art.